

La poésie québécoise en gloire

Dominique Noguez

Number 62, Spring 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58007ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Noguez, D. (1971). La poésie québécoise en gloire. *Vie des arts*, (62), 50–53.

LA POÉSIE QUÉBÉCOISE EN GLOIRE

par Dominique NOGUEZ



Le public dans le hall du théâtre Gésu, lors de la Nuit de la Poésie. (Phot. Marc-André Gagné).

Les poètes, chassés de la cité idéale de Platon, se retrouvèrent vingt-trois siècles plus tard à Montréal, très exactement dans la nuit du 27 au 28 mars 1970. Ils étaient une cinquantaine, francophones et québécois. Là, pendant plus de deux heures, ils parlèrent, crièrent, jappèrent, chantèrent, murmurèrent, se turent à la queue leu leu. C'était dans la salle du Gesù, devant — avec — cinq mille personnes. Devant — avec — cinq mille poètes, s'il est vrai que nous sommes tous poètes, ou s'il est vrai que le pot rend poète. Car il se fuma beaucoup de pot ce soir-là et, comme on dit, ce fut bien l'un.

Or ces poètes de profession ou de circonstance ne se doutaient pas, ou ne se doutaient qu'à demi, qu'ils étaient pris là dans l'un des plus formidables pièges que le cinéma ait jamais tendus à la littérature. Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse ne se contentaient pas en effet de filmer le plus important récital de poésie jamais donné au Québec : ils l'avaient machiavéliquement organisé eux-mêmes. Exemple rare d'une cinéma de l'actualité qui crée l'actualité qu'il veut capter. Point limite où le cinéma documentaire rejoint le cinéma de fiction. Et je ne sais pourquoi j'ai écrit "machiavéliquement", car l'intention des deux cinéastes était pure et digne d'éloge : il s'agissait de graver dans une mémoire de pellicule, à jamais si possible, pour longtemps en tout cas, le visage de la poésie québécoise en 1970. Ils y ont réussi car, quelques absents près — Grandbois trop âgé, Brault trop discret, Paul-Marie Lapointe, Fernand Ouellette, Jacques Godbout; quelques jeunes "telqueliens"⁽¹⁾ —, tous les poètes d'aujourd'hui furent là. Ils y ont même réussi au-delà de leur espérance, puisque ces onze heures de poésie publique, ramenées à deux heures d'un film qui semble cependant trop court, paraissent rétrospectivement significatives, à un point extrême, non seulement de la poésie, mais du Québec nouveau tout entier. Je veux dire par là deux choses : d'abord le film de Labrecque et Masse est un document sur le climat intellectuel de l'année 1970, qui s'avère d'ores et déjà, pour toutes sortes de raisons qu'on devine, une année capitale dans l'histoire du Québec. Ensuite, *La Nuit de la poésie*⁽²⁾ est la première rencontre des

deux forces intellectuelles qui ont le plus travaillé à la prise de conscience de leur particularité nationale par les Québécois. Pour la première fois, c'est comme si — par l'intermédiaire de Labrecque et Masse — Perrault, Brault, Jutra, Lefebvre ou Gilles Groulx, qui ont tous contribué à donner aux Québécois une image nouvelle d'eux-mêmes, saluaient ceux qui n'ont cessé, avant eux et à côté d'eux, par leurs mots, de dire la volonté survie et d'émancipation d'un peuple entier.

Je disais plus haut que c'étaient les cinéastes qui avaient créé l'événement. On reconnaît là une sorte de spécialité québécoise (que l'on pense à *Saint-Jérôme* de Fernand Dansereau ou à *Normétal*, ou encore à *Pour la suite du monde* de Brault et Perrault). Est-ce à dire que la présence des caméras a joué un rôle actif dans le déroulement du récital, bref peut-on parler de happening cinématographique? En un sens, oui : car l'empressement que beaucoup de poètes ont mis à accepter l'invitation qui leur était faite et à s'exhiber est révélatrice. D'une part, mais on le savait déjà, la poésie québécoise, depuis une quinzaine d'années, est pour une grande part une poésie de la parole — comme la poésie française de la Résistance, comme la nouvelle poésie noire des États-Unis, comme la poésie africaine ou martiniquaise, comme la poésie de tous les groupes ethniques luttant pour leur libération. La plupart des poèmes québécois (Michèle Lalonde en a particulièrement fait la preuve) appellent, si l'on peut dire, le micro et la scène, et les applaudissements passionnés. Au point que la frontière entre poème et chanson a toujours été plus mince au Québec qu'ailleurs (la présence de Pauline Julien ou de Georges Dor à ce récital de poésie nous le rappelle).

Mais, d'autre part, rien n'obligeant (en mars 1970, je précise bien) la poésie québécoise à la sobriété et à la clandestinité, puisque la société québécoise fait tout de même partie du groupe des sociétés de l'abondance et est encore à ce moment-là dans une de ses périodes de plus grande liberté, la tentation devenait grande et presque irrésistible de ne plus faire de la poésie qu'un spectacle⁽³⁾. *La Nuit de la poésie* nous aura montré que peu ont résisté à cette tentation : de là les robes pakistanaises de *l'Infonie*, la tenue



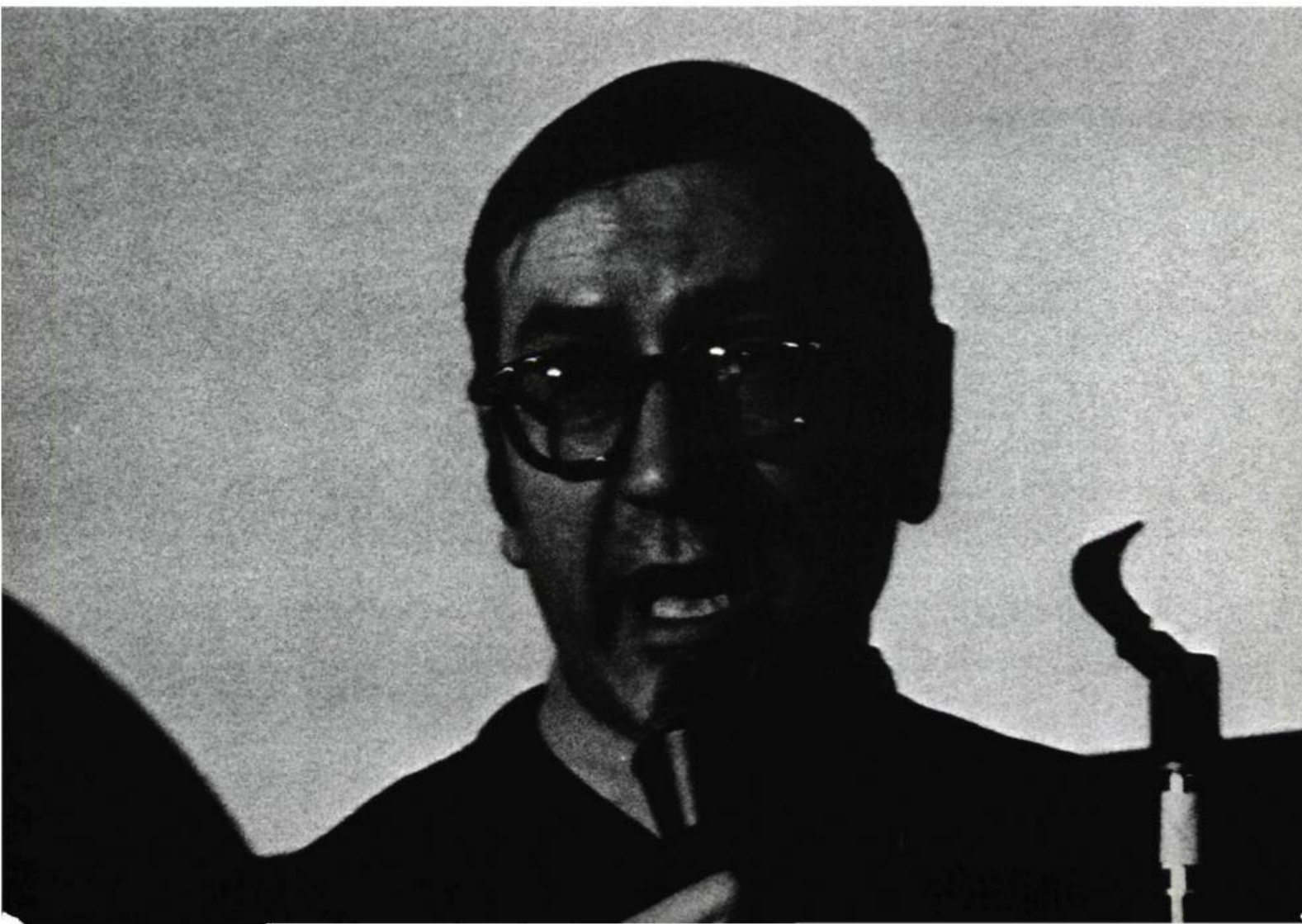
Raoul DUGUAY dans *La Nuit de la Poésie*. Production O.N.F. (Photo Daniel Kieffer).

de garagiste vert pomme (avec un coeur rose) de Paul Chamberland, ces cravates bariolées jusque sur le poitrail du sage Préfontaine, bref cette surenchère de fanfreluches et de cotillons en tout genre, où se mêle avec une charmante spontanéité un goût délicieusement enfantin du déguisement (j'eus ainsi au collège un ami qui portait un noeud papillon pour *signifier* qu'il était poète), l'avatar hippisant du dandysme baudelairien et l'influence assurément des chanteurs de pop music. A quoi il faut ajouter les traces d'une prodigalité mi-"flower power" (distribution de ballons par *La Barre du jour*) et mi-néronienne (à défaut de bouts de guitare, Georges Dor balançant généreusement ses invendus dans le public) qui tentait de changer le spectacle en fête. Panem et circenses. Mais ce soir-là le pain était poème et les gladiateurs ne portaient que des révolvers en plastique.

Une facilité aurait été pour Labrecque et Masse d'être complices de cet allègre exhibitionnisme (que la présence de leurs caméras évidemment renforçait)

et de filmer la Nuit de la Poésie comme un spectacle. Au contraire, ils l'ont filmée comme une anthologie vivante de la poésie québécoise. Anthologie : c'est-à-dire qu'ils ont fait un choix parmi la cinquantaine de poètes qui se sont succédés sur la scène du Gesù de façon à donner une idée assez complète des différents aspects de cette poésie, allant jusqu'à refilmer après coup des poètes qui étaient mal "passés" le 27 mars, mais dont l'importance (Gaston Miron) ou la particularité (Nicole Brassard) justifiait une reprise. Il est ainsi possible presque à vue de nez, grâce à ce film, de repérer dans la poésie québécoise actuelle trois grandes constellations : d'abord les poètes, généralement nés dans les années trente, qui conçoivent plutôt le poème comme murmure intérieur (Yves Péfontaine) et ne se réfèrent pas spécifiquement au pays; ainsi Pilon, dont le paysage est plus canadien que québécois (*Le Soleil ne se couche jamais sur mon pays*), mais aussi Gatien Lapointe ou Y.-G. Brunet. Ensuite le groupe des poètes ou des "chansonniers" plus "publics" et

plus militants qui ont donné à la poésie québécoise dans les années soixante la popularité que l'on sait (Michèle Lalonde, Suzanne Paradis, Michel Garneau, Gérald Godin, Georges Dor, Pauline Julien, Raymond Lévesque). Enfin les jeunes, moins *engagés* et plus directement marqués par ce que j'appellerais la "pot culture" (la pop music, Ginsberg, le haschisch, etc.), plus désireux de "changer la vie" que de "transformer la société", bref plus près de Rimbaud que de Marx: ainsi — avec Chamberland qui joue ici un rôle d'intermédiaire — Denis Varnier, Péroquin et Raoul Duguay. Au milieu de ces constellations, un astre central, qui se rattache à chacune d'elles de quelque façon: Gaston Miron. Proche de Pilon et des poètes de *Liberté*, il est également le plus engagé et peut-être le plus illustre des poètes qui militent pour la libération du Québec et enfin, par son influence sur Chamberland et son rôle d'éminence grise (en fait, pas grise du tout) de la poésie québécoise, il reste l'un de ceux que les jeunes poètes écoutent le plus, en dépit de quelques diver-





Michèle LALONDE dans *La Nuit de la Poésie*. (O.N.F.)
(Photo Daniel Kieffer).

gences d'importance. En marge, quelques astres solitaires : Gauvreau, l'Isidore Isou du Québec; Pierre Morency, dont les fables gentillettes font un peu penser à Jean Tardieu; et Nicole Brossard qui détonnait dans ce congrès de poètes comme sa poésie, très "telquellienne", très "écrite", détonnait au milieu de tant de poèmes "oraux".

Anthologie, donc, mais vivante : car Labrecque et Masse, s'ils ont été guidés dans leur choix et leur montage par un certain nombre d'idées a priori, n'ont pas pour autant adopté un ordre rigide : les poètes ne sont présentés ni dans l'ordre chronologique de leur apparition sur terre ni dans celui de leur parution sur scène. Labrecque et Masse ont recréé le temps et le tempo de cette *Nuit de la Poésie* en tenant compte aussi de ce que l'événement pouvait avoir d'imprévisible : Péloquin, par exemple, arrivant magnifiquement *stoned*... De là une composition soigneusement dosée, avec des temps forts et des temps plus *piani* qui donnent l'impression de la diversité et font de ce film une bigarrure passionnante.

Cependant, je le répète, l'aspect événementiel est sans cesse transcendé. C'est, si l'on veut, le côté anti-*Raquetteurs* ou anti-*Zouaves* de *La Nuit de la poésie*. Le premier plan du film (Walter Boudreau, de dos, dirigeant avec des gestes d'automate le groupe de l'*Infonie*) pouvait faire penser à quelque nouveau *Avec tambours et trompettes* (ou à Milosz Forman), de même que les scènes de foule, ensuite, (où l'on peut reconnaître Miron et Gauvreau) peuvent quelques secondes donner l'impression que le film insistera sur les réactions du public. Mais si la *Nuit de la Poésie*, d'une certaine façon — par son caractère exceptionnel, euphorique et très rapidement devenu mythique — fut à la poésie québécoise ce que Woodstock fut à la pop music américaine, et si le film qu'en ont tiré Labrecque et Masse peut jouer auprès du grand public le rôle que joua de son côté le film tiré par Wadleigh de Woodstock, il reste que *La Nuit de la poésie* n'est pas centré comme *Woodstock* sur les rapports de la scène et du public. Certes le public est présent dans le film, mais invisiblement — seulement décelable aux cris qui marquent la fin des lectures de Gauvreau, à une plaisanterie pendant le premier poème de Michèle

le Lalonde ("America - A vendre !") et à des applaudissements, surtout à la fin du second numéro de l'*Infonie*. Labrecque, et c'est remarquable, s'est refusé, plus encore que dans son *De Gaulle au Québec*, aux facilités du cinéma direct. *La Nuit de la poésie* est un film d'une sobriété exemplaire : pas de zooms, pas de montage à un rythme haletant — au contraire, de longs plans fixes. Le cinéaste est ici au service des poètes, qu'il laisse parler, qu'il écoute avec discrétion et ferveur, sans chercher à capter le tic ou le détail pittoresque, bref avec humilité. Avec l'humilité du talent.

Il faut donc former un vœu. C'est que ce film circule beaucoup, partout, mais surtout à Paris, Nice, Bruxelles, Luxembourg, Lausanne, Dakar ou Pointe-à-Pitre, partout où des hommes parlent le français, pour leur annoncer que la poésie québécoise existe, que c'est, en 1970, une des plus dynamiques qui soient, et que son dynamisme se confond avec celui d'un peuple qui vérifiera peut-être un jour la remarque de Marx : à savoir qu'en littérature ou dans les arts, de petits peuples peuvent jouer les premiers violons.

N.-B. Le début de l'année 1971 aura décidément été faste au cinéma québécois : outre *La Nuit de la poésie*, on a pu voir à Montréal — trop fugitivement peut-être — un film de jeunesse de Jean-Pierre Lefebvre (certes trop long), *Mon oeil*, et les premiers longs métrages de Roger Frappier (*Le Grand film ordinaire*), d'André Théberge (*Question de vie*), d'Yvan Patry (*Ainsi soient-ils*), de Michel Audy (*Jean-François-Xavier de*) et surtout de Jean Chabot (*Mon enfance à Montréal*), qui se révèle d'emblée, en dépit d'un contresens esthétique final qui brise l'unité du film, un cinéaste profondément doué dont on peut attendre beaucoup. D'autre part, Claude Jutra et Jean-Pierre Lefebvre ont achevé chacun un long métrage en couleurs : *Silent Night* (devenu, hélas, *Mon oncle Antoine*) pour le premier et *Les Maudits sauvages* pour le second. Nous y reviendrons.

(English Translation, p. 84)

1. Allusion à la revue parisienne *Tel Quel*.

2. O.N.F., 1970.

3. Les événements sont vite venus prouver qu'il y avait peut-être là quelque précipitation, je veux dire : une euphorie prématurée, donnant un peu raison à ceux qui, comme Michel Van Schendel, refusèrent, le 27 mars, de faire ce jeu.

Gaston MIRON dans *La Nuit de la Poésie*. (Ph. Daniel Kieffer).